

l'enfant fini

© Cardère éditeur 2016
isbn 978-2-914053-93-8
www.cardere.fr

Édith Msika

L'enfant fini

« Quelle raison un peintre hollandais a-t-il de faire
un tableau ? Aucune ; et remarquez qu'on ne la
lui demande jamais. Un paysan au nez aviné
vous regarde avec son gros œil et vous rit
à pleines dents en levant un broc ;
si la chose est bien peinte, elle a son prix. »

Eugène Fromentin,
Les Maîtres d'autrefois

L'eau est plate. Là-bas, il y a l'Europe, elle est loin. L'eau fait de tout petits cercles. Des petits bouillons noirs un peu sales. Il voudrait bien connaître le mot qui les décrit, mais tant pis. Regarde autour de lui. Tournant sa tête, voit derrière lui le grand bâtiment sale du Pier et les couleurs des affiches et des tags. Ne voit pas autre chose à ajouter.

Si, il aimerait de l'eau propre, être devant un lac, il lui semble qu'il l'a connu, ce lac, un lac de l'Irlande, de la Suisse. Un lac avec des bords en pente douce, quelque chose de sablonneux piqueté d'épis verts.

Il est né après un carnage. A entendu parler d'un paysage, n'a jamais été dans un paysage ? Dans la ville, et même près de la ville, les paysages sont calculés. A l'impression d'être aussi un calcul. Comme s'il se parlait à quelqu'un d'autre : à se lui parler.

*

Plus tard, remontant par l'Ouest, se rapprochant des berges aménagées de l'Hudson, il avance sur un ponton vers une grande cahute abritant un club nautique, des fanions colorés l'indiquent devant, flottant à la brise. Le bardage de vieux bois sombre, aux planches un peu disjointes, donne une idée de berges plus anciennes, de berges du nord de l'Europe, Suède, Danemark.

Sa présence ici en cette matinée brumeuse, d'une brume annonciatrice de beau, n'étonne personne pour la raison qu'il n'y a personne, sauf au loin quelques joggers mécaniques. Il écrit qu'il se repose des voix, qu'il n'en entend pas beaucoup, mais parfois ce n'est pas la quantité, ce n'est pas de la quantité dont il s'agit. Il se calcule encore.

L'eau lui plaît, il voit pourtant qu'elle est sale. Il n'y a pas d'animaux, à moins qu'il ne les voie pas ? Ou bien ils sont sous l'eau.

N'étant pas d'un naturel entreprenant, n'ayant aucune raison d'entreprendre quoi que ce soit, Jasper n'ouvre pas la porte, reste là, debout, à regarder un moment, devant la porte fermée du club, les affichettes à l'encre passée, déchirées, décollées, gondolées, détachées, prêtes à s'envoler.

Puis à nouveau il veut écrire dans son cahier, mais il y a un empêchement. Peut-être un souvenir, ça arrive parfois, ça fait comme un obstacle. Une

mouette se tient, puis décolle, lourdement. Il doit être patient s'il veut arriver à quelque chose.

Le cadre devant ses yeux s'abstient de toute signification. Il attend ce moment où plus rien ne bouge. Et reprend son stylo. Se demande si la mouette va nager. A un grand nombre d'incertitudes, qui le découragent parfois.

Là-bas, d'autres bâtiments, si hauts, lui indiquent l'horizon. C'est rassurant, et pourtant il ne peut s'empêcher de penser qu'il y a un lieu dépourvu d'horizon. Il imagine une grande peinture, ne sait pas si cette peinture existe.

Est-ce que l'eau peut être autre chose qu'elle-même ?

Parfois Jasper tient le stylo en l'air, dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit, comme souvent les adultes lorsqu'ils semblent traversés par une pensée solide, un peu dense. Il aime être dehors pour écrire, il a l'impression que ce sera plus juste, que les choses seront mieux séparées. Et dans un certain inconfort, pas tout à fait bien installé.

Le début de ce jour ressemble à sa fin, l'atmosphère est celle d'un temps pas arrêté. Il a besoin des choses pas liées. Il a besoin de reconsidérer les choses du monde en les séparant, en les détaillant. Sous cette eau qu'il regarde.

Est-ce que l'eau peut être autre chose qu'elle-même ?

En s'arrêtant, en prenant le temps. Il s'applique à être dans le moment. Au bord de l'Hudson, son regard dérive sur ce qu'il y a en face, il n'est jamais allé en face, d'ailleurs il ne voit pas jusqu'en face. À tout prendre il préférerait l'Europe comme en face. Il se tient sur une sorte de langue de buildings qui descend entre des lèvres équipées de ponts métalliques, comme sur une muqueuse cachée.

C'est une autre vie qui le préoccupe, alors qu'il est ici et qu'ici c'est si rapide, si grouillant, si haut.

Sous cette eau ou plus loin que cette eau, d'autres terres, lorsqu'autour se calment les tremblements du paysage, lorsqu'un bateau cesse de traverser, lorsqu'il sera grand, il y aura une autre vie qu'ici, il en est sûr.

Il peut fermer les yeux et voir les autres places là-bas, en Europe. Devra faire attention à bien faire les différences, à se pénétrer des différences. À moins qu'il n'y en ait pas ? Entre ici et là-bas y aurait-il des différences, de vraies différences ?

Toutes ces places délimitées par des rues ou des blocs, moins à angle droit que plus haut dans la

ville, davantage en biais, Jasper les connaît ici. Il s'y arrête et il n'est pas rare qu'il sorte son cahier au bord des lieux, pour en retenir l'impression, dans le périmètre qu'il arpente, et dans une en particulier : Washington Square, où il aime passer du temps.

Il y voit une femme un peu triste, il a décidé de son nom et de ce qu'elle ferait ici, après quelques tâtonnements.

Encore cette femme, Clemence Valenti. On dirait qu'elle n'a pas de mari. Elle porte une robe comme un tablier, il se demande si elle ne travaille pas à l'hôtel qui est au coin. Il aime croire qu'elle vient d'Europe.

Souvent, elle attend (peut-être qu'elle se dit la même chose que lui, mais lui fait partie du tissu new-yorkais, en est comme un filament discret).

Jasper écrit sur un seul cahier, celui où il consigne ses remarques sur l'eau, et dans lequel il mélange toutes ses remarques.

La femme est comme de l'eau, sa robe est claire aussi, avec des rayures dans les bleus.

Il veut deviner qu'elle est européenne, et qu'elle pourrait parfaitement lui dire, lui donner des éléments sur les places là-bas, notamment les places d'armes, là où eurent lieu des batailles, des guerres. En Europe qui scintille et brille. Ici, il y a les emplacements des tours détruites, ce ne sont

pas des places à proprement parler, c'est devenu des bassins.

Le monde est devenu triste, comme cette femme. Mais ne l'a-t-il pas toujours été? Jasper examine sa proposition avec affairement et détermination.

Clemence porte sur elle la fatalité des vieux mondes.

C'est une autre vie qui le préoccupe, alors qu'il est ici et qu'ici c'est si rapide, si grouillant, si haut.

Jasper circule invisible dans la ville, un mètre quarante-cinq, il passe partout. Il va subitement grandir, il doit se dépêcher de consigner ses impressions avant. Ensuite, plus rien ne sera comme avant. Il reprend son observation de la surface liquide qui clapote doucement sur le vieux bois du ponton, puis très vite, ne peut s'arrêter à l'eau, repense à cette femme, Clemence Valenti, et à sa tristesse qui déborde sur toute la place lorsqu'elle y est, comme les tours ont envahi de tristesse le monde entier, dans la fumée précipitée des corps jetés après avoir été percutés.

Il s'arrête d'écrire. Il ne devrait pas écrire ça, il ne devrait pas, il risquerait de se retrouver submergé par ses troubles, l'ensemble des troubles pour lesquels il est suivi.

Près de l'eau, il imagine la main de Clemence sur l'échiquier et ses pensées qu'il pourrait percer, comme s'il pouvait connaître les fonds marins d'ici. Il a déjà vu des cartes de fonds sous-marins, avec les courbes de niveaux les unes sur les autres, dans